

L'étrangeté, l'inclassable et le désordre

Chantale Girard

Number 89, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45830ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Girard, C. (2005). Review of [L'étrangeté, l'inclassable et le désordre]. *Inter*, (89), 43–45.



Les Abdigradationnistes

L'étrangeté, l'inclassable et le désordre

Chantale GIRARD

Le programme performatif conçu par Matthieu DUMONT s'articulait autour de ce thème : « L'étrangeté, l'inclassable et le désordre ». Par conséquent, il est extrêmement difficile de lier ce qui était proposé en dehors du fait que les performances étaient étranges et inclassables.

Toutefois, on peut considérer que les artistes participant au festival partageaient tous la même attitude : l'ironie. Il faut toutefois se référer au sens premier de la racine grecque du mot, qui est celui de questionner en feignant l'ignorance. Ce sens n'est pas péjoratif comme pourrait l'être le sens moderne du mot. L'attitude ironique pratiquée par les artistes du festival de performance consistait essentiellement en une forme de critique : critique de la perception, des *a priori* du public, du système artistique ou de la culture de

masse. En fait, celle-ci émanait d'une certaine forme d'innocence comme point de départ. Ou plutôt d'une certaine énergie brute. À partir d'un point de départ simple, le propos s'élargissait et atteignait son véritable contenu à la fin, *a posteriori*.

La première soirée, le vendredi 8 octobre, l'étrangeté, l'inclassable et le désordre étaient manifestement présents. Maryse LAROUCHE, avec *Je suis une espèce d'organisme vivant, je réside dans le Nord et j'ai vaguement l'allure d'une boulette*, ne nous a pas tant parlé de son apparence mais de la « relation ». Montée sur une échelle, elle a tenté (vainement) de s'attacher à un lampadaire à l'aide de rouleaux de pellicule plastique. Cette relation difficile allait de pair avec ses interventions verbales auprès du public. Pour Maryse LAROUCHE, la performance n'existe pas sans le public parce que la performance change au gré du public. Cette action de se lier au poteau transfigurait parfaitement sa relation avec l'autre. D'abord le poteau, puis le public, ensuite des passants qui assistèrent, ébahis, à la finale de son action (elle a fini par se détacher du poteau et, toujours couverte de pellicule plastique, s'est mise à courir sur le trottoir). Questionnement sur la difficulté d'aller vers l'autre. Elle avait pourtant réussi à intéresser des ados sortant de l'aréna après une partie de hockey à venir voir ce qui se passait à L'Écart...

Les signes de l'identité abitibienne font partie intégrante des performances de Donald TRÉPANIÉRIER. *Le skidoo* et les chalets constituent chez lui autant de signes de cette identité dans lequel son travail s'inscrit. La performance qu'il nous a donnée à voir nous est apparue comme une disparition par rapport à cet univers référentiel. Au milieu de bûches, d'herbes artificielles et de castor empaillé, Donald TRÉPANIÉRIER a lu des extraits du livre de MERLEAU-PONTY *Le visible et l'invisible* pour, à la fin, se jeter au travers du mur (au sens premier, véritablement). Il est disparu de nos yeux et de cet univers fortement connoté. Peut-être cette manœuvre annonce-t-elle un affranchissement de l'artiste face à cet univers ?...

Le Collectif Connologique constitue le plus grand mystère de ce festival. Non seulement le sens de sa performance nous a semblé pour le moins obscur mais, de plus, ses membres ont refusé de fournir le moindre éclaircissement à ce sujet. Au delà d'un mépris apparent du public, on peut parfaitement y voir une honnêteté très franche par rapport au peu de contrôle que l'artiste a sur le sens que le public donne à son œuvre.

Cette soirée du vendredi s'est terminée par le spectacle des Abdigradationnistes, groupe très proche du duo Geneviève et Matthieu tant sur les plans visuel, sonore que textuel. La mise en abîme de la culture



Les Abdigradationnistes



Le Collectif Connologique

de masse est chez eux évidente de par le kitsch et l'ironie, littéraire.

Cette dernière performance du vendredi annonçait la soirée du samedi 9 octobre, presque exclusivement réservée à des numéros musicaux.

Le plus grand choc de la soirée est venu des Fermières Obsédées. Il est pratiquement impossible de parler de leur performance tant elle est constituée de matières informe, brute, violente et chargée sexuellement. On aurait dit l'hystérie comme esthétique. Sur une bande sonore constituée de rythmes tribaux, elles se sont livrées à une série de manœuvres étranges, répétitives et excessives. Au début, on ne



peut qu'être sous le choc. Au fur et à mesure que la performance se poursuit, que l'intensité des cris et l'excès des gestes augmentent, le choc s'estompe et l'aspect chamanique de la chose apparaît progressivement. On entre dans un monde archaïque où le sens n'existe pas en dehors de l'expérience.

Les écoutes de Nathalie DEROME nous est apparu étrangement (le mot est approprié !) traditionnel. Elle nous a donné un véritable tour de chant : les textes sont poétiques et prenants, l'univers absurde et doucement fou. Nous nous sommes retrouvés devant un spectacle très « spectacle », malgré les rétroprojections abstraites de

Maryse LAROUCHE sur le fond de la scène et le plafond de la salle.

Martin GUÉRIN, contrairement à Maryse LAROUCHE, offre toujours aux spectateurs un univers cohérent et autonome. Le public doit être là, bien sûr, pour faire vivre la performance mais, dans son cas, il préfère prendre le public par la main et l'amener là où il l'a décidé. Encore une fois vêtu d'un survêtement blanc (telle une page vierge), mine de rien, Martin GUÉRIN parle de l'artiste, de son objectivation (une caméra offre aux spectateurs son image parallèlement à la performance physique), de sa mise en scène en regard du discours sur l'art. Martin GUÉRIN tente toujours

Maryse LAROUCHE



Les Fermières Obsédées



Donald TRÉPANIÉ



d'avoir une distance par rapport à la pratique artistique. Il pense véritablement l'art et il est pour lui un acte conscient et intellectuel. Sa performance est parmi celle qui questionne le plus et qui feint le moins l'ignorance.

Lederhosen Lucil ne cache pas la superficialité de son propos. La question n'est pas là. Tel un négatif de Nathalie DEROME qui semblait ne pas jouer sur scène, Lederhosen Lucil n'est qu'un signe. Ou plusieurs signes. Sa germanité est caricaturale, les chansons légères, les mélodies faciles et le décor de dessins animés. Sa performance est à rapprocher de celle des Abdigradationnistes ; le kitsch est ironique mais sans aucune prétention. On comprend vite le dispositif, mais on ne peut s'empêcher d'être séduit. Lederhosen Lucil a d'ailleurs eu de nombreux rappels. En connaissez-vous beaucoup, des performances qui ont des rappels ?

L'intérêt de ce festival reposait, malgré ses prémisses, sur son extrême cohérence. En effet, malgré une prise de position permettant tous les dérapages (il faut un certain culot pour tableur sur le désordre !), nous avons senti en filigrane les préoccupations artistiques de Matthieu DUMONT. Cette ironie bon enfant est celle que pratique Matthieu lui-même (et Geneviève CRÉPEAU qui a animé L'Écart de son projet *La permanence*, réunissant des artistes régionaux) et cet état d'esprit a fait en sorte que, justement, les dérapages n'étaient pas possibles (ou du moins injustifiés). Ce festival n'a pas été une simple succession de performances comme cette bien imparfaite description le laisse entendre : ce fut un happening permanent.



Nathalie DEROME et Les Écoutilles



Lederhosen Lucil



Martin GUÉRIN

